

# La famille malgré tout [sous la dir. de Gerard Neyrand]

Autor(en): **Sardet, Frédéric**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **3 (1996)**

Heft 3

PDF erstellt am: **19.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



tées les familles qui vivent dans un loft: le choix de vivre dans un tel lieu est considéré par ses habitants comme le reflet d'une certaine morale envers la famille, morale prônant la liberté et l'ouverture. Or ces mêmes familles se trouvent piégées par le manque d'intimité et l'imposition d'une communication obligée en raison de l'absence de fermeture. Enfin, à l'aide de données quantitatives issues d'une large enquête menée en Belgique, *Marie-Thérèse Casman* et *Anne Gauthier* comparent le profil des propriétaires à celui des locataires.

Les rapports entre famille et communauté sociale sont examinés dans une troisième section. *Renée Dandurand* et *Romaine Ouellette* se sont rendues compte, au cours de leur recherche sur la place des parentèles dans les représentations et les pratiques, de l'importance du quartier comme fournisseur d'identité. Dans le contexte suisse, *Michel Bassand* rapporte les conclusions d'une recherche longitudinale sur un quartier en habitat groupé. Enfin, *Jean-François Stassen* a mené une étude de terrain auprès d'individus possédant une résidence secondaire d'un type particulier: une caravane sédentarisée.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, l'accent porte sur les espaces symboliques. *Josette Coenen-Huther* et *Anne Muxel* livrent des contributions relatives à la mémoire familiale. Les auteurs y abordent la question de la place accordée au mythe familial, ainsi que celle de la construction identitaire des individus en fonction de lieux symboliques. *Roch Hurtubise* et *Michèle Vatz-Laaroussi* proposent également une réflexion sur l'espace symbolique de la famille. L'importance de la dimension temporelle est mise en évidence: d'une part il peut y avoir continuité ou rupture avec le passé, d'autre part on peut opposer une vision du temps cyclique (reproduction du connu) à une vision du temps linéaire.

On trouve quelques thèmes récurrents dans l'ouvrage: celui du rapport entre les hommes et les femmes (au sein du couple, mais aussi en fonction de l'insertion professionnelle des uns et des autres), celui du rapport entre les générations, celui de la sociabilité. Dans une contribution qui sert de conclusion à l'ouvrage, *Jean Rémy* réfléchit plus particulièrement à ce dernier thème. Il suggère que l'espace familial permet de conserver des repères dans le temps, en contre-pied du processus croissant d'individuation dans les sociétés modernes.

La majorité des contributions rassemblées ici proviennent du monde francophone, et la plupart sont basées sur un matériel issu d'entretiens qualitatifs avec des familles. Comme le relève *Jean Kellerhals* dans l'introduction, ces communications doivent être considérées comme des «outils de travail», des pistes en voie d'exploitation. Même si l'ensemble des contributions est quelque peu éclaté, on perçoit cependant l'intérêt et la richesse d'une telle direction de recherche.

*Claudine Burton-Jeangros (Genève)*

#### GERARD NEYRAND (DIR.) **LA FAMILLE MALGRÉ TOUT**

ARLEA CORLET, CONDE-SUR-NOIREAU 1996, 207 P.,  
FF 85.-

S'il est encore besoin de témoigner de la bonne santé de la recherche sociologique française sur les structures de la famille, alors le numéro coordonné par Gérard Neyrand dans l'intéressante collection «Panoramiques» est un témoignage de tout premier ordre. Trente quatre articles élaborés par trente sept représentantEs de la recherche au sein d'institutions très diverses – les Français adorent les sigles: CNRS, CIMERSS, CERSOF, FNSP, etc. – montrent que le dossier mobilise aussi

bien historiens, sociologues, juristes que psychanalystes. Cinq parties délimitent clairement des problématiques variées: les mutations, la place du sexe, les fondements anthropologiques de la famille, la rupture familiale à travers le divorce ou la séparation et l'organisation des échanges intra-familiaux. Chacun y trouvera son compte selon ses intérêts du moment. Des textes systématiquement brefs, souvent agiles, particulièrement bien adaptés à la vie de pendulaire et qui ne manquent pas d'aiguiser la curiosité du lecteur: voilà un bon parti pris éditorial.

Je m'attarderai ici sur le texte le moins académique, celui qui rompt avec une certaine unité de ton propre aux intellectuels. Ce texte, on le découvre quasiment à mi-parcours (à la page 76 précisé-ment), au moment où l'on ne s'y attend pas, juste après un article sur le sida qui conclut sur le «potentiel préventif indé-niable» que constitue la famille dans ce contexte sanitaire. Rien que de très banal. La page tournée, sans transition, la famille devient le lieu de l'enfer, équivalent pour deux millions de femmes françaises – au bas mot selon les estimations proposées par le secrétariat d'Etat du droit des femmes en 1988 – à une vie de souffrances et de violences quotidiennes. Commence alors une lettre de femme battue. Pour cette seule lettre, ni racoleuse ni obscène, il faut lire ce numéro.

Autre point sur lequel je souhaite m'attarder: quelles traces laisse l'histoire dans les discours? Un seul historien de formation – *Bernard Derouet* – a été convié au bal, de manière assez conventionnelle d'ailleurs, puisque sa présence isolée donne l'impression qu'il est chargé d'ouvrir le livre comme pour poser des repères et garantir à l'ensemble de l'ouvrage l'épaisseur du temps social sur laquelle on veut bien s'appuyer, mais sur laquelle on ne veut ou peut débattre.

166 ■ J'ai compté. Force est de constater

que six articles seulement incluent des références explicites à l'histoire. Même dans ces cas rares, les renvois bibliographiques sont toujours minces et reflètent encore une fois l'hermétisme institutionnel, qui se traduit par une corrélation presque parfaite entre filière de formation et filière bibliographique au moment où l'on réclame toujours plus d'interdisciplinarité!

Mais, peut-être, y'a-t-il d'autres raisons à cette absence de dialogue? Si l'on regarde le texte de Bernard Derouet, que nous apprend-il au juste? D'une part, que la séparation grandissante au cours du XIXe siècle des espaces privés et de travail a été un élément décisif pour la redéfinition de la structure familiale et des rapports hommes/femmes. D'autre part, il insiste sur le fait que «la famille du milieu du XXe siècle s'inscrivait, plus qu'on ne l'a pensé sur le moment, dans un long processus de mutations qui était encore en cours.» L'auteur rappelle alors combien le primat de l'affectif, perçu comme condition de stabilité de la vie familiale jusque dans les années 50, s'est révélé source d'instabilité conjugale dans les dernières décennies, phénomène qui lui semble «davantage le prolongement d'un mouvement de longue durée qu'une rupture historique radicale.» La notation est intéressante mais, en intervenant *a posteriori*, l'historien ne risque-t-il pas d'être pris au piège d'une démarche qui ne peut que s'inscrire en arrière-fond de l'entreprise sociologique? Surtout, penser la durée comme processus permanent relève d'une argumentation quelque peu tautologique. De plus, situer trop systématiquement le propos dans un temps abstrait de structures pluriséculaires est peut-être intellectuellement vivifiant; mais à ne pas savoir dépasser ce niveau d'intellection, on risque fort de ne pas trouver la porte permettant de dialoguer avec le chercheur qui se confronte aux vivants et au monde



---

politique, car la question familiale est une question politique. Dans ces conditions et si le discours historique en reste là, que l'on me permette de douter que la transformation du dialogue entre les deux disciplines puisse être autre chose qu'un vœu pieux.

*Frédéric Sardet (Yverdon-les-Bains)*